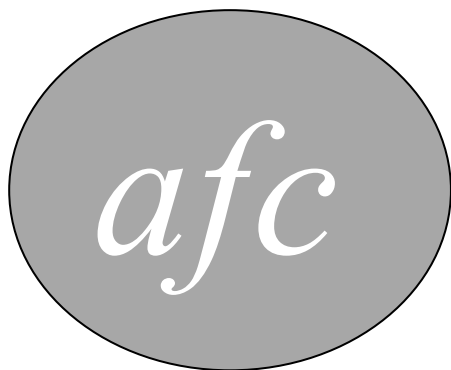




Association des Auditeurs de France Culture

Sommaire

Editorial du Président	1
Prochain déjeuner rencontre, Antoine Garapon	1
Histoire de l'Aafc (VII) ...	2
La Maison de la Radio, revue par Anne-Marie Petit	4
Déjeuner rencontre avec Marie-Hélène Fraïssé ...	5
France Musique, par Henry Fay, ...	16
Compte rendu de l'AG... ..	17
Revue de presse, Mathieu Gallet	18
Adhésion	20

70^e bulletin de
l'Association des Auditeurs
de France Culture
(ISSN n° 1764-2957)
tiré à 150 exemplaires
2 euros

Editorial du Président

La tranche horaire 8h30 - 9h doit être valorisée

Il y aurait sans doute des améliorations à apporter dans la programmation du matin. C'est l'heure de la plus grande écoute. Ce devrait être l'heure des meilleurs choix et non celle de la banalité. Le choix actuel, c'est une matinale qui s'étire de 6h30 à 9h. Deux heures et demie, est-ce bien raisonnable ? N'est-ce pas trop ? N'y a-t-il pas risque que l'auditeur éprouve de la lassitude ? N'est-ce pas trop demander au producteur qui, cinq fois dans la semaine, doit meubler cet espace, faire preuve de créativité et maintenir sa concentration pendant tout ce temps ? Pour ce qui est du contenu, l'originalité n'est pas au rendez-vous. C'est l'actu, l'actu, l'actu, avec son caractère répétitif et la culture réduite à la portion congrue.

(Suite p. 2)

Notre prochain Rendez-vous

Le samedi 20 septembre 2014 à 12 heures,

Nous aurons le plaisir d'accueillir Antoine Garapon,

magistrat, secrétaire général de l'Institut des Hautes Etudes sur la Justice
et producteur du *Bien commun*, chaque jeudi de 15h à 15h30.



Nous vous proposons de nous retrouver au **restaurant Le François Coppée**

1 Bd du Montparnasse – 75006 Paris – 01 47 34 72 70 - Métro Duroc.

Le plat principal sera une viande ; merci de nous préciser si vous préférez un poisson.

Par personne : 30 euros tout compris.

Pour vous inscrire :

Envoyez votre nom et adresse, accompagné d'un chèque à l'ordre de *Aafc* à

Aafc, Maison des Associations, Bte 51, 5 rue Perrée, 75003 Paris

avant le 12 septembre.

Vous pouvez aussi faire une réservation par téléphone au 01 39 89 86 96 (règlement sur place).

(*Editorial du président, suite*) La fragmentation est poussée à son comble : bulletin d'information, l'Essai et la Revue du jour, de Jacques Munier, revue de presse, les Enjeux Internationaux, le journal, Trait pour Trait, le Billet politique de Benoît Bouscarel, le Monde selon... Stéphane Rozès, Caroline Fourest, Edwy Plenel, Etienne Klein, Hubert Védrine, la Revue de presse internationale, un bulletin d'information, les Idées claires de... Thierry Pech, Philippe Manière, Caroline Eliacheff, Agnès Benassy-Quéré et Hubert Védrine. Enfin, la parole est donnée à l'invité, qui peut la garder pendant 15 minutes. Ensuite, c'est la chronique de Philippe Meyer, puis un nouveau journal. Ensuite, la chronique (très intéressante) de Brice Couturier, et l'invité peut reprendre la parole. En fin d'émission, deux chroniques, Ce qui nous arrive sur la toile, Ce qui nous arrive en musique, et enfin une petite séquence au cours de laquelle un journaliste est invité à donner son opinion sur un sujet de son choix.

Cette programmation saucissonnée à l'extrême est une sorte de démission. Elle repose sur l'hypothèse qu'à cette heure, l'auditeur n'est pas capable d'attention prolongée. C'est un alignement sur ce qui se fait sur d'autres chaînes, qui n'ont pas les ambitions de France Culture.

Je constate qu'il y a, (mais faut-il s'en étonner ?) au cours de la dernière demi-heure de cette matinale comme un essoufflement. Que l'invité poursuive son exposé et réponde aux questions, ce n'est pas ce qui est critiquable, mais les trois séquences qui suivent, Ce qui nous arrive sur la toile, Ce qui nous arrive dans la musique et le coup de coeur, donnent un sentiment d'insatisfaction. C'est comme du remplissage. Xavier Laporte a du talent mais revenir tous les jours à la toile et au numérique finira par lasser, et la séquence consacrée le plus souvent aux musiques pop et de

variété ne fait pas une véritable émission musicale et ne réussira pas à intéresser ceux qui ont peu de goût pour ces musiques.

C'est dommage car cette tranche est une des meilleures qui soient, c'est sans doute la meilleure de toute la journée. C'est l'heure où on a des chances d'être déjà bien réveillé, et pas encore au travail. C'est l'heure où beaucoup, sur la route encombrée qui les conduit à leur travail, écoutent la radio. C'est une des tranches qui devrait être l'objet du maximum d'attention de la part des responsables de la programmation, qui devrait être le mieux valorisée, avec des programmations séduisantes, solides et originales.

Jadis, avant l'arrivée de Laure Adler, la formule idéale avait été trouvée : cette tranche horaire était occupée par les *Chemins de la connaissance*, émission préférée des auditeurs qui était une magnifique occasion de satisfaire sa soif d'apprendre, d'échapper au robinet d'eau tiède des commentaires politiques sans cesse ressassés, et d'entendre des émissions soigneusement fabriquées, sur les sujets les plus divers, par des producteurs qui avaient eu la possibilité d'y consacrer autant de temps qu'il leur avait fallu, le temps étant la denrée qui fait le plus défaut aux producteurs dans la formule actuelle.

J'invite donc les dirigeants de la chaîne à ne pas négliger cette tranche horaire 8h30 - 9h et à y placer une proposition radiophonique forte et originale, qui ferait vraiment honneur à la chaîne, qui satisferait les auditeurs assoiffés de connaissance, ce pourrait être le retour des chemins de la connaissance ou quelque chose qui leur ressemble.

Henry Fay

Président de l'Aafc - henrypmfay@yahoo.fr



Histoire de l'Aafc – VII

2009 – 2011 : un lent glissement

Depuis septembre 2008, Bruno Patino a succédé à David Kessler et l'Aafc lors de sa dernière assemblée générale de 2008 a renouvelé entièrement son bureau. Tout change tout le temps à France Culture comme à l'Aafc. Lors de l'assemblée générale du 21 février 2009, un nouveau président est élu, Hubert Liénart, et les adhérents présents expriment leur volonté de poursuivre l'action au sein des Auditeurs de France Culture refusant de se transformer en simple amicale. Le 20 juin 2009, nous recevons

Alain Finkielkraut. A cette occasion, nous lui reposons la question qui nous taraude : comment ne pas noyer la culture dans le culturel ? Si tout usage, tradition, mode de vie est confondu avec les œuvres célébrées et les sciences sanctionnées, comment avancer dans la connaissance du monde ?

Alain Finkielkraut nous fait partager ses interrogations et précise comment il conçoit ses émissions depuis 1984. Déjeuner bien agréable

pour nos adhérents qui apprécient le niveau et la générosité d'Alain Finkielkraut et lui ont jadis décerné un prix.

En septembre 2009, Bruno Patino présente sa nouvelle grille qui, dans les grands principes, est celle que nous entendons en 2014, même si dans le détail il y a eu depuis nombre de modifications. Le slogan en est joli, « la distance sans l'éloignement, la rigueur sans l'exclusion, la transmission sans l'indifférence ». Tout cela reste un peu vague et dépend de la manière dont on l'interprète.

Juliette Murray, membre du bureau, interroge pour l'Aafc Pierre Assouline qui lui confie qu'il a quitté à regret « *Première édition* », qu'il a animé de septembre 1999 à juillet 2002. Il se souvient également avec plaisir des « *Grandes traversées* », qu'il a produit sur De Gaulle et sur Georges Simenon (cf. Aafc n°58). Juliette Murray nous fait le plaisir d'interroger également Sylvain Clément, comédien qui a travaillé beaucoup à la télévision et à la radio et nous explique comment se passe l'enregistrement des fictions radiophoniques et en quoi la radio enrichit son métier de comédien.

Le 14 novembre 2009, nous déjeunons avec Colette Fellous, qui produit le « *Carnet nomade* ». Elle nous raconte son enfance en Tunisie et les déclics qui ont fait d'elle un écrivain et une productrice à France Culture où, avant 1979 déjà, elle avait enregistré des lectures pour « *l'Atelier de création* ». Elle évoque une époque où l'art radiophonique avait droit de cité. « J'y ai appris le travail de montage ; on passait des semaines jusqu'à trouver la juste mesure ! Le résultat devenait alors un objet parfait, où le producteur était très effacé et où toutes les hésitations des uns et des autres avaient complètement disparu. »

Le 17 avril 2010, l'Aafc reçoit un nouvel invité, Jean-Noël Jeanneney. Nous nous rappelons qu'il a présidé Radio France en 1982 alors qu'Yves Jaigu dirigeait France Culture. Il l'a reconduit pendant deux ans bien que ce dernier fût gaulliste, alors que la gauche était au pouvoir. Puis, il a nommé Jean-Marie Borzeix à partir de 1984 pour lui succéder pendant treize ans. Il a relancé un concours de metteur en ondes pour perpétuer l'art radiophonique, et instauré « *les Nuits de France Culture* » avec « une riche provende de rediffusions. » En 1986, le retour au pouvoir de gens de droite conduit au projet de fusion entre France Culture et France Musique. Mais cette offensive a été contrée et Jean-Noël Jeanneney produit une émission d'histoire depuis l'arrivée de Laure Adler, « *Concordance des temps* ».

Jean-Noël Jeanneney nous parle de Merryl Moneghetti qui lui sélectionne un lot d'archives à l'Inathèque. Ceci est facilité par la loi du 20 juin 1992, portée par le même Jean-Noël Jeanneney

lorsqu'il était Secrétaire d'Etat à la Communication et qui a institué le dépôt légal de la radio.

Il se félicite de travailler depuis douze ans avec son réalisateur Patrick Molinier. Où l'on voit par là l'avantage de la pérennité des équipes loin du chamboule-tout managérial. Parmi les mille questions que nous lui posons, Jean-Noël Jeanneney évoque ses cours à Sciences Po, son livre sur Google. Rappelons que dans *La République a besoin d'histoire*, recueil d'articles paru aux éditions du CNRS, Jean-Noël Jeanneney consacre un chapitre à une présentation de France Culture et qu'il a publié aux éditions du Nouveau Monde, deux volumes où sont transcrits un bon nombre de numéros de « *Concordance des temps*. »

Lors de l'assemblée générale du 13 février 2010, se pose à nouveau la question de transformer notre association en une amicale d'auditeurs ; la proposition est cette fois-ci nettement repoussée par les présents. Alors que l'ambiguïté était restée lors de la précédente assemblée entre les votes et les opinions.

En septembre 2010 Bruno Patino cède la direction de France Culture à Olivier Poivre d'Arvor nommé par Jean-Luc Hees, le président-directeur général de Radio France. Apparemment, Jean-Luc Hees lui demande de poursuivre l'œuvre de Bruno Patino qui a fait monter l'audience de France Culture. Après Laure Adler, David Kessler et surtout Bruno Patino ont opéré un certain retour en arrière, et Olivier Poivre d'Arvor souhaite pérenniser cette réorganisation. C'est en tout cas ce qu'il nous déclare le 22 mars 2011. Cependant, certains propos d'Olivier Poivre d'Arvor sont inquiétants. Il ne comprend pas pourquoi « France Culture est une chaîne bicéphale : d'un côté la rédaction, composé d'une trentaine de journalistes, et de l'autre les producteurs. D'un côté, le « chaud », de l'autre le « froid ». Je pense que cette division n'a pas de sens. » Et pour nous convaincre qu'il faut davantage d'actualités et d'informations sur France Culture : « 8h25 marque l'heure où l'on bat tous les records d'audience. N'oublions pas que si France Culture a un avenir c'est parce qu'elle est écoutée ! France Culture ne peut pas se permettre de ne parler à personne. » Et de nous ressortir l'argument de la montée de l'audience de 1,6% à 1,8% en trois mois, et nous de rappeler que la marge d'erreur de ces sondages est de 2%. Le directeur, en matière de culture, se veut prescripteur (cf. n°62).

Nous reprendrons cet échange lors d'un prochain déjeuner mais, hélas, cet envahissement du « chaud », du présent, aboutit peu à peu à normaliser France Culture. Comment réagir et avec quels arguments ? (A suivre).

« La Maison de la radio » documentaire de Nicolas PHILIBERT

Avril 2013 (2h15mn).

par Anne-Marie Petit, membre de l'Aafc

Après « La Voix de son maître » (1978), « Le pays des sourds » (1992), « La Ville Louvre » (1990), « La Moindre des choses » (1996), « Etre et Avoir » (2002), « Nénette » (2010), ce réalisateur, qui n'a pas fini de nous étonner, revient en force avec ce film consacré à l'univers des stations. Une exploration sans voix off qui franchit les étages d'un bâtiment de 500m de circonférence et boucle son périple en une traversée du temps : une journée-type suffit en effet pour présenter dans leur quotidien ces métiers et studios qui façonnent notre écoute. Un bel hommage de 2h15 qui a en quelque sorte ouvert les cérémonies des 50 ans de la Maison ronde et nous permet d'accompagner le cinéaste dans un autre réel : celui des ondes.

Curieux explorateur de notre modernité que ce cinéaste qui ne se veut pas un athlète mais a supporté, six mois d'affilée, deux caméras sur l'épaule pour favoriser son immersion discrète dans le temple des Médias. Il en a rapporté informations originales, nouveautés et clins d'œil humoristiques sur la vie de cette immense machine: des fragments de voix et de visages, d'émissions et d'événements astucieusement mêlés « en un art consommé du montage », une surprenante collection d'ellipses, de plans et de hors champs capables de pénétrer l'imaginaire de la Radio et son mystère, elle qui se passe d'images. Mais comment mieux l'évoquer qu'en la redoublant d'une bande-son qui traverse informations, reportages, créations théâtrales, interviews ou concerts pour donner une idée de l'univers de Radio France.

Abordons maintenant trois passages susceptibles d'intéresser ceux qui n'ont pas vu le documentaire et seraient heureux d'en connaître quelques-unes des thématiques qui le structurent : l'info du matin, les dramatiques, les émissions littéraires.

Tout d'abord la première. Elle saisit l'auditeur par son aspect de flux enchaîné de nouvelles avec leurs commentaires. Au journaliste qui l'interroge (L. Rigoulet), Nicolas Philibert confie : « J'ai eu envie de cette séquence pour ouvrir le film, car cette cascade de voix qui fait les matinales de Radio France donne une idée du flux et du rythme effréné de l'information. Comment représenter l'actualité et qu'en garder, si ce n'est en retenant cette abondance de messages conjugués en une séquence polyphonique ? L'actualité étant un sujet compliqué autant que périssable, elle renvoie très vite au passé. Je voulais donc non seulement éviter de dater mon travail avec des sujets forts qui pouvaient tout écraser et éclipser la diversité et le

foisonnement des instants radiophoniques mais également montrer quelques scènes qui révèlent comment on fabrique un journal ou rédige un bulletin d'informations, i.e. comment fonctionne la « grammaire radiophonique ».

Qu'en est-il des fictions radiophoniques ?

Laissons-nous ici encore enseigner sur ce point par l'auteur et celui qui l'interroge (L. R.)... « Je voulais filmer la radio, filmer des regards, des voix, des intonations, des timbres, des grains, des accents, des mimiques, montrer une écoute, une attention, la concentration de gens qui sont investis dans leur travail. Ainsi la présence très forte de Marguerite Gateau, réalisatrice de fictions avec qui j'ai tourné pendant une journée et dont on voit la capacité à diriger des comédiens comme Eric Caravaca à qui elle fait redire des petits bouts de phrases. C'est alors que nous faisons attention au moindre détail, à la virgule en plus ou en moins, on écoute, comme absorbé par le son. C'est comme si je filmais un cinéaste au travail. Elle est très expressive, belle, tout passe par ses yeux. Elle vit ce que disent les comédiens et fait travailler l'imaginaire. C'était passionnant de la regarder car ces heures de dramatiques-radio sur France Culture sont une chance, une belle diversité qu'il faut protéger du formatage envahissant. »

Pour terminer avec le dernier extrait intéressant, écoutons encore ce qu'a répondu le cinéaste à Laurent Rigoulet dans la suite de l'interview, à propos des émissions littéraires. « Si j'ai choisi de filmer cette séquence de l'une des plus anciennes émissions (35 ans), celle d'Alain Veinstein *Du jour au lendemain*, c'est qu'elle tranche avec le reste. Il y a là un ton et un rythme spécifiques. On y cherche ses mots, on peut faire des silences que le producteur accepte car il n'est pas dans la course de vitesse à laquelle tous les autres sont soumis. C'est un moment où l'on se sent propulsé ailleurs. Si j'ai filmé, un peu par hasard d'ailleurs, cette émission avec une jeune femme écrivain : Bénédicte Heim, c'est qu'il y avait là comme un temps suspendu où une intimité se créait avant même que le moindre mot n'ait été prononcé... et tout cela souligné par le son du générique qui intensifiait les choses. Si je n'avais pas eu les droits de cette musique, j'aurais dû renoncer à la scène et j'aurais été très malheureux... Mes films, et celui-là comme les autres, reposent sur ce que j'ai eu envie de faire, qu'il s'agisse de rencontres, de réflexions, de questions qui m'interrogent. On ne bâtit pas un film avec un scénario, un plan, des contenus mais aussi avec des affects, des

présences, du silence... L'immense majorité des gens que j'ai croisés ont accepté ma caméra et le fait d'être filmés. Il n'y a pas eu un seul endroit où l'on m'ait dit non, il ne faut pas aller là, il ne faut pas montrer ceci ou cela. »

A notre tour maintenant d'exposer brièvement ce qui nous a plu dans cette exploration singulière de Radio France. Bien entendu, la démarche et le style utilisés par l'auteur pour nous faire découvrir cette « maison qui nous parle » mais aussi quelques anecdotes ou cocasseries qui tempèrent le côté savant ou trop sérieux, qui aurait pu caractériser le documentaire, tel qu'il est habituellement conçu. Ici, rien de tel, avec cette apparition de Frédéric Lodéon derrière une pile de

disques, de ce « drink's boy » dénommé Jésus qui pousse le chariot cafés-sodas, de ces bruits de perceuse qui perturbent l'enregistrement d'une dramatique ou de ce bricolage juvénile d'un chroniqueur enregistrant son texte... Mais plus sérieusement, ce que nous avons apprécié, c'est cet univers de métiers réunis de studios en couloirs, d'escaliers en bureaux pour nous raconter au quotidien, le monde, ses secrets ou ses fables, dans une arche circulaire retenue sur les bords de la Seine depuis 1963.

A-M P.

Grenoble, le 12 janvier 2014.



Déjeuner rencontre avec Marie-Hélène Fraïssé

Restaurant le François Coppée

Samedi 12 avril 2014

Présentation de notre invitée par le président Henry Faÿ

Marie-Hélène Fraïssé est une américaniste qui s'est consacrée à l'Amérique du Nord, entre autres et au départ, et qui a été à l'origine d'un certain nombre d'émissions de France Culture que nous avons beaucoup appréciées autrefois : il y avait l'Echappée Belle, il y avait l'Usage du monde, il y avait Appel d'air, et je crois que vous avez beaucoup participé à la Matinée des autres.



Marie –Hélène Fraïssé : C'est juste, et au départ j'étais aux Après-Midi de France Culture.

HF : Vous êtes donc une collaboratrice de longue date qui a beaucoup beaucoup contribué à France Culture à une époque où nous l'aimions. Nous l'aimons toujours, bien entendu. Marie-Hélène Fraïssé est l'auteur d'un certain nombre de livres : Découvreurs d'Amérique, avec comme sous titre : l'aventure, la rencontre, le pillage, vous voyez c'est tout un programme.

MHF : C'était un 1992, à l'occasion de l'anniversaire de l'arrivée de Christophe Colomb en Amérique.

HF : Au commencement de l'Amérique, un livre qui me paraît très original, très intéressant : Radisson, Indien blanc agent double. C'est l'histoire d'un Blanc, français, capturé par les Iroquois à l'âge de seize ans, assimilé la culture iroquoise, et qui retourne ensuite chez les Blancs et est devenu un très grand homme d'affaires.

MHF : Un self made man.

HF : A l'heure actuelle, Marie-Hélène Fraïssé anime l'émission Tout un Monde qui est le magazine des cultures et des identités en mouvement. C'est un magazine ouvert à toutes les cultures du monde, sans limites, tous les continents sont concernés ; un thème revient très souvent : l'échange, les influences réciproques, les mixités, par exemple très récemment une émission sur les Euros Turcs,

MHF : Avec un jeune auteur.

HF : Il y a aussi des émissions sur l'Inde, les grands voyages, des grandes pierres, comme l'obélisque qui a quitté son lieu d'origine et s'est installé place de la Concorde, ce qui nous fait faire un grand voyage dans le temps entre l'Antiquité égyptienne et le règne de Louis Philippe. Et même sous la présidence de Mitterrand

qui, paraît-il, a officiellement renoncé au voyage du deuxième obélisque qui avait été promis par le Pacha. J'ai oublié de dire que Marie-Hélène Fraïssé est une grande voyageuse. Elle a fait récemment le voyage de Vancouver aux Iles Aléoutiennes, voyage dont elle a tiré une série de quatre émissions. Elle est aussi une femme de terrain qui a côtoyé, fréquenté, partagé la vie d'un certain nombre de peuples autochtones de l'Amérique. Cette expérience est passionnante et considérable. Ce sera l'occasion de lui poser de nombreuses questions.

MHF : Merci de m'accueillir, Je suis très très contente car le problème, pas vraiment un problème, ce point d'interrogation que nous avons tous, nous qui parlons dans un micro, on ne sait pas qui écoute. C'est toujours très réconfortant de rencontrer ceux et celles qui nous écoutent pour rentrer dans une conversation. Je suis très heureuse de vous rencontrer et, à part cela, comme nous sommes dans une société professionnelle, France Culture, qui est en mutation, vous le savez, il est très intéressant d'avoir le point de vue de l'auditeur, et d'avoir des contre pouvoirs, en quelque sorte. Merci d'exister.

Q : *Est-ce que vous n'avez pas des échanges via internet ? Les auditeurs peuvent directement communiquer avec vous.*

MHF : Ah oui oui, ils le font. Moi personnellement, j'ai refusé le système Face book et Twitter. Autant je suis évidemment très heureuse de travailler avec le numérique, en même temps je suis très critique par rapport à la dispersion. Je réponds à tous les mails qu'on m'envoie sur le site de France Culture mais je ne suis pas connectée avec Twitter, etc. C'est très intéressant. D'ailleurs, souvent quand je fais une bourde, je dis une chose fausse (mais si !), je suis ravie de voir qu'il y a des gens suffisamment attentifs pour l'avoir détecté. C'est très gratifiant, je n'en ai aucune blessure narcissique, au contraire, cela me fait plaisir

Question : *Est-ce que la direction regarde ces mails ?*

MHF : Ah non, jamais. NON.

HF : *Autre centre d'intérêt, j'ai oublié de dire, il y a un autre centre d'intérêt de notre invitée, il y a un livre qui s'appelle Protest Songs.*

MHF : Cela nous ramène loin, vers ces cultures populaires qui ont longtemps été un sujet sur France Culture et qui faisait l'objet d'une certaine schizophrénie.

HF : *J'ai aussi oublié de dire que Marie-Hélène Fraïssé est très sensible aux luttes des minorités. Je crois que vous avez quand même une page Face Book.*

MHF : J'ai une page Face Book que je n'utilise pas du tout. En fait, je l'utilise pour entrer en contact avec d'autres, elle m'a permis justement pour mon voyage de Vancouver aux Aléoutiennes. J'avais une fois interviewé un auteur qui habitait sur la Côte Nord-Ouest, Helen Robinson. On ne la trouvait nulle part et finalement je l'ai retrouvée sur Face Book et dans l'heure qui suivit j'avais une réponse, du bout du monde. Mais rester tout le

temps connectée, cela a des effets pervers, cette espèce de zapping perpétuel. A chacun de gérer en fonction de ses propres besoins.

Q : *Le problème c'est le téléchargement, un indice d'écoute pour la direction.*

MHF : J'ai des amis bien intentionnés qui m'ont dit « tu devrais être sur Twitter, ça multiplierait tes podcasts ». Mais en même temps moi je n'ai pas utilisé encore ce système-là. Il entraîne des téléchargements automatiques qui multiplient les chiffres d'audience. Il faut les relativiser, même s'ils donnent quand même une indication.

Q : *Cela reste dans la marge d'erreur.*

MHF : Le simple fait d'être « en lien » augmente le nombre des téléchargements.

Q : *Il faut dire aux auditeurs d'utiliser cette méthode pour soutenir des émissions, d'aller sur Face Book et de télécharger, cela augmente l'appréciation de la direction par des « bons » chiffres.*

Q : *L'année prochaine, c'est le 300^e anniversaire de l'arrivée de Français dans l'Ontario. Avez-vous des émissions prévues à cette occasion ?*

MHF : Non pas pour le moment, je suis allée dans l'Ontario et le Manitoba. J'ai rencontré des Français. On ne pense pas à eux, on pense toujours au Québec, en plus ce sont des histoires différentes, encore que, je me suis rendu compte que ce sont souvent des Québécois qui sont venus en Ontario, au Manitoba, au Saskatchewan, beaucoup d'immigration interne. Il y a souvent des Français qui sont venus directement de la France, sous la gouverne d'un missionnaire qui emmenait un paquet de familles, ce qui n'était pas une mauvaise idée.

Q : *Ma question était, allez-vous vous y intéresser l'année prochaine ?*

MHF : Oui, oui, certainement. Il correspond à quoi, cet anniversaire ?

Q : *300 ans que des Français se sont installés en Ontario. Vers 1714, juste avant la mort de Louis XIV, ou plus tôt, en 1630 ?*

MHF : En 1630 aucun Européen n'avait mis les pieds en Ontario. Je suis allée à Winnipeg, au Manitoba, les Français ont fourni les ouvriers, mais le pouvoir économique est entre les mains des Anglais.

Q : *Vous avez écrit un livre sur les Indiens aussi ?*

MHF : Pour le Chêne, un beau livre, republié en 2011 et je m'étais livrée à un exercice compliqué.

Ce qui m'intéresse, c'est le moment de la rencontre. Et comment les cultures s'approchent, s'imbriquent, s'évaluent, et comment la rencontre réussit à créer du lien, parfois du métissage. Ce livre-là, je l'ai fait à partir d'un fonds qui était dans une agence. Le Chêne m'a demandé de partir de ce fonds d'images. La difficulté, c'était de définir des cultures amérindiennes à l'échelle du continent. Je voyais bien qu'elles se ressemblaient. Pourtant, il y a bien des différences, il y a 500 langues, des modes de vie différents. Je m'étais livrée à l'exercice de définir des aires de cultures indiennes. Ce livre a bien marché. J'ai eu des retours très sympathiques de la part de mes amis ethnologues. Ils m'ont dit : Marie-Hélène, heureusement que vous avez fait ce livre car nous n'oserions jamais, nous nous ferions taper sur les doigts par nos confrères.

Q : *Pourquoi ?*

MHF : Parce que disons que c'est de la synthèse, on trace des liens un peu sommaires. Et eux, ils ne veulent pas se livrer à cela. C'est le rôle des journalistes, typique à France Culture, des gens font des recherches, et nous, Monsieur et Madame tout le monde, nous faisons l'intermédiaire. Nous répondons à notre curiosité en espérant que ce sera aussi la curiosité de l'auditeur. Je fais de la médiatisation, je n'aime pas « vulgarisation ».

Q : *Vous êtes des passeurs en quelque sorte ?*

MHF : Oui, c'est ça. On fait de la synthèse, c'est souhaitable. Mais on aime bien avoir nos propres champs d'expertise. Si nous ne sommes que des passeurs, nous risquons l'épuisement.

En réalité, j'ai fait plusieurs livres : j'en ai terminé un qui va paraître chez Albin Michel, justement sur ce moment de la rencontre. Et j'ai pu avoir accès par internet à des textes très difficiles. Avant, il fallait passer des années de sa vie dans des bibliothèques partout dans le monde, désormais c'est devenu très accessible. Parution fin août. Autrement, j'ai donné une version du *Voyage de Jacques Cartier* avec mon commentaire, car j'avais été très émerveillée par la beauté de ce texte, le français, la saveur de ce monde inconnu de nous, la rencontre, et j'étais consciente du fait que le *Voyage de Jacques Cartier* était un texte fondateur, essentiel pour les Québécois, car j'avais fait des séries d'émissions avec le cinéaste Pierre Perrault avec qui j'avais noué des liens très amicaux. C'était son livre de chevet, cette remontée du fleuve était pour lui le moment fondateur. J'ai fait aussi une préface à Fenimore Cooper pour les Editions Omnibus, cela m'a d'ailleurs valu un petit froid avec les Editions Omnibus. Le *Dernier des Mohicans*, que nous avons tous lu dans la Bibliothèque Verte, était une version pour enfants. Quand on plonge dans la version d'origine, c'est à la fois formidable et en même temps il y a des longueurs, c'est écrit comme une pièce de théâtre, et la vision des

Indiens est parfois choquante. Je l'avais dit, et pour eux une préface devait être un éloge sans concession.

J'avais aussi préfacé un récit de voyage de Samuel Horn, *Le Piéton du Grand Nord*, quelqu'un à la fois dans l'aventure physique et la rencontre. Un point de vue très intéressant, au XVIII^e siècle, une véritable compréhension de l'autre, avec une sorte de trouble. A la fois l'autre fait des choses que moi, Européenne et chrétienne, je ne peux pas accepter et en même temps cet autre a des qualités humaines que peut-être dans mon monde à moi, européen, je ne rencontre pas. Donc il y a une espèce de trouble, de balancement. On va retrouver dans le prochain livre cette incapacité à comprendre vraiment bien qui est l'autre, et surtout à le juger, est-il bon ou méchant ? Est-il ignoble, ou est-il un noble sauvage ? Je pense que cela a des résonances sur aujourd'hui, sur la difficulté à nouer une relation équitable avec quelqu'un, dans une société différente, qui ne sort pas du même moule que nous.

Q : *Lorsque vous allez dans l'Ouest du Canada, leur français n'est pas le québécois. Vous communiquez en anglais avec eux ? Allez-vous faire vos émissions en français ? Leur français est difficile à comprendre, parfois.*

MHF : Pas toujours. Il y a eu une évolution dans le sens d'une intercompréhension meilleure. Ma première expérience, celle qui a fait que je me suis passionnée pour le terrain en Amérique du Nord, mon tout premier reportage que j'ai fait au Québec. J'ai effectivement rencontré des gens que je ne comprenais pas.

Q : *Alors ? C'est difficile pour la radio.*

MHF : Nous avons doublé. Je me souviens d'avoir fait l'interview d'un vieux Indien chasseur de mouches. Il ne parlait que le français mais un français quasi incompréhensible. En réécoutant vingt fois, on a fini par trouver et on a fait une traduction en français standard, et on a fait une surimpression. En revanche, aujourd'hui, on comprend les francophones, et je pense que c'est vrai dans le monde entier. Les francophones éloignés du Québec, dans l'Ontario, etc., il se trouve que le phénomène scolaire a fait qu'ils parlent un français beaucoup plus standardisé, international. Et comme ils sont noyés dans la masse, il revendiquent que leur culture soit préservée, que leur langue soit enseignée à l'école, qu'il y ait un certain soutien financier aux institutions culturelles.

Q : *La France est-elle impliquée dans ce soutien ?*

MHF : Il y a aux Etats-Unis tout un réseau d'Alliances françaises qui fonctionnent très bien et il y a une femme formidable à Saint-Louis, Jane Roberts, présidente des Alliances françaises aux Etats-Unis. Elle a passé la main mais elle était extraordinairement active et la France par exemple

a créé des écoles en Louisiane, on a envoyé des enseignants, on en a reçu un certain nombre. Il y a un soutien au niveau des associations culturelles, et peut-être un peu d'argent.

Q : *Il n'y a pas de revendications, comme au Québec ?*

MHF : Non, rien de cela. D'ailleurs, vous l'avez vu, au Québec, ils ne sont pas majoritaires.

Q : *Que pensez-vous de la prédominance actuelle des émissions en direct ? Dans le temps, on travaillait bien davantage. On avait le temps.*

MHF : Moi j'ai connu la possibilité de produire des émissions dans des cadres qui correspondent à ce que vous dites, *la Matinée des Autres, les Chemins de la Connaissance, les Après-midi*, on avait des moyens. C'est sûr que quand on a un certain nombre de moyens, par exemple récemment j'ai fait un *Ville Monde* sur Trieste, et là j'ai compris qu'on pouvait encore travailler avec un certain temps, à la fois sur place, ce qui permet de faire un travail d'enquête, d'enregistrer du son, et ensuite un temps qu'on appelle post production, de montage, donc en amont du projet, sur place, et après. Ce type d'émission qui implique des moyens importants a tendance à diminuer.

Personnellement je le regrette, mais en même temps comment faire s'il s'agit d'un investissement en personnel ? Au fil du temps on a été contraint de réduire cet investissement, on le voit bien dans toutes nos pratiques de travail. Je me souviens d'avoir fait des reportages, il y a une trentaine d'années, on partait, on prenait son billet, il y avait un bureau qui vous prenait votre billet d'avion, et il n'y avait pas tellement de discussion sur le budget. Maintenant, tout est minuté, étudié, calculé. Mais il faut bien voir que c'est de l'argent public et il est normal qu'on soit extrêmement rigoureux. Le problème, c'est vrai, à un certain moment cela modifie la manière de travailler et la qualité à la sortie. On pourrait facilement, si on pousse le système trop loin, aller jusqu'à dire « vite fait mal fait ». Du coup la tentation du direct est grande parce que le direct ça coûte cinq fois moins cher. Mon point de vue, c'est qu'il faut les deux. Je pense que France Culture a vécu pendant longtemps un peu hors du monde, ce qui pouvait avoir des effets pervers. On a eu des réunions assez houleuses, car j'étais d'avis que nous n'étions pas assez en prise sur l'actualité, pour l'éclairer, avec les moyens qui sont les nôtres, pour donner de la profondeur de champ à l'actualité. Mais en même temps, alors ça s'est fait, et c'est vrai qu'on a perdu le petit bijou et l'objet radiophonique singulier, quoique pas totalement. J'écoutais l'autre jour, vendredi soir, l'émission de Thomas Baumgartner, avec Ramuntcho Matta. J'ai eu grand plaisir à l'écouter, c'était très bien réalisé, il y avait beaucoup d'éléments sonores. J'étais dans la radio que j'aime, *l'Atelier de création* a réduit comme une peau de chagrin, mais il est vrai

que *l'Atelier de création* a subi des critiques. Parfois c'était des émissions qui demandaient une très très longue préparation, et à l'arrivée le résultat était pour quelques « happy few ». Il a pu y avoir des pratiques mauvaises, nous tous, on a peut-être un peu scié la branche sur laquelle on était assis. Cela dit, à partir de là, mieux vaut introduire une critique féconde, ne pas dire « eh bien voilà, on va réduire les moyens », mais gardons cette exigence et essayons de la faire passer, soyons dans l'auto critique, essayons de ne pas être dans l'élitisme.

Q : *Mais vous, là, en une demi heure, avez-vous le temps de maintenir cette exigence ?*

MHF : En une demi heure, je ne fais plus de sujets composés, comme je l'avais fait. Je fais plutôt une rencontre sur 30 minutes. Prenez ce jeune auteur turc que j'ai interviewé. Ce qui m'a intéressé chez ce garçon qui a un peu plus trente ans et est fils d'immigrés turcs en Belgique : il nous raconte ce que c'est qu'être le fils d'immigrés quand on vit dans un quartier difficile et comment se déroule une adolescence, quelles sont les tentations d'aller avec les garçons qui font du « business », comment par rapport aux parents, même si on les respecte, on peut se montrer critique tout en étant attaché et reconnaissant, comment ils entretiennent une nostalgie du pays d'origine. Cela, sur 30 minutes, ça fonctionne bien par ce que c'est une rencontre avec quelqu'un, un univers, qui a le mérite d'éclairer un parcours typique. Je ne peux plus faire ce que j'aimais faire, avec plusieurs intervenants, avec un vrai scénario. C'est un « one shot » vite fait.

J'en suis à un point de ma carrière où je suis disponible si on veut se servir de moi mais si on ne voulait plus de moi, je ne me suiciderais pas.

Q : *J'espère !*

MHF : Je reconnais le droit de décider à la Direction. C'est vrai qu'être réduit à une demi heure, je ne l'ai pas pris de manière blessante, mais simplement je trouve cela un peu idiot car je sais que j'ai un savoir-faire et ce savoir-faire il peut se déployer sur une heure. Je pense qu'il y a plus de gens pour faire une émission d'une demi heure comme celle que je fais en ce moment, car la petite mécanique d'horlogerie d'une émission d'une heure élaborée, cela demande une certaine expérience, surtout qu'on la fait de temps en temps en direct ce qui produit parfois des choses inattendues.

Q : *France Culture est de plus en plus comme cela ?*

MHF : Il y a cette idée qu'il faut des formats courts. Je me demande si cela ne va pas à l'encontre de ce vers quoi nous nous orientons car nous sommes de plus en plus une audiothèque. Nous sommes une sorte de banque d'émissions. Tout le monde peut télécharger et on peut écouter a

posteriori. Le direct, le flux a moins d'importance. Cela devrait pouvoir dire qu'on a moins peur d'un format long puisque la personne qui s'intéresse à tel ou tel sujet ou qui aime tel producteur peut l'écouter pendant son temps libre, quand elle est disponible. Ce sont des choix. Moi je n'ai jamais été à des directions de programme. Je ne vous cache pas qu'on me l'a proposé plusieurs fois mais j'ai toujours adopté la formule de Jules Roy « Je préfère être voyageur plutôt que chef de gare » donc je suis peut-être arrivée au point où je pourrais être chef de gare parce que j'ai beaucoup roulé ma bosse, mais il faut reconnaître au décideur le droit de déployer une stratégie.

Je pense que les petits formats sont bien quand il s'agit d'être très réactif face à une actualité. Cela reste notre privilège de donner du sens à une actualité devenue très frénétique et que nous nous donnions les outils pour la décoder mais il ne faudrait pas qu'on en arrive à se cantonner à cela. Dans la réalité, nous sommes en train de nous constituer un énorme catalogue et c'est formidable car nous sommes un service public. On fournit cela gratuitement, et on fournit quelque chose qui est utile pour rester libre face à toutes les manipulations. Il y a beaucoup de manipulations, la pub est derrière, dans divers médias. C'est un secret de Polichinelle : si vous prenez un encart de pub – jamais aussi direct – vous aurez plus de chances que la chronique accorde de l'espace à votre propos.

Q : *C'est très clair dans toutes les pratiques.*

MHF : C'est vrai qu'on peut continuer à maintenir une exigence. Je n'ai pas le sentiment actuellement qu'on ait des Directions qui veulent faire des modules de dix minutes. On n'est pas en train de devenir France Info, et même France Info est revenu à des formats plus longs.

Q : *Vous êtes très lucide dans votre diagnostic et très modérée dans votre jugement. Il y a quand même quelque chose de très ennuyeux, il faut raisonner sur les heures de grande écoute, les Matins, et c'est épouvantable de voir à quel point la tranche est « saucissonnée ». C'est terrible. La tranche 6 heures et demie - 9 heures, est saucissonnée à un point invraisemblable. Il y a plusieurs chroniques, trois ou quatre...*

MHF : J'avoue sincèrement, l'autre jour, j'ai rencontré mon directeur, il a une vraie écoute. Je suis une auditrice fidèle des *Matins*. Dans certains cas, quand on a un invité formidable, à certains moments l'interruption par un chroniqueur est gênante, il arrive presque en intrus. Je me demande s'il ne faudrait pas une plus grande souplesse pour garantir une continuité. Evidemment, c'est difficile, le chroniqueur a préparé son intervention. Et puis il y a une autre chose, cela fait des années que je le dis à mes amis des *Matins*, nous aurions besoin dans les *Matins de France Culture* d'avoir un rapport au

terrain, c'est à dire d'entendre le son. On l'entend un petit peu dans la tranche info qui est prise en charge par la rédaction, mais cela ne suffit pas. On se souvient du succès de Caroline Cartier sur France Inter à une époque. Pourquoi ? Parce qu'elle apportait le son de la vie et cela dans des tranches qui étaient des tranches d'info. Je pense que ça c'est la magie de la radio, surtout maintenant avec des appareils extrêmement légers, maniables, on peut être très réactif sur des événements. Effectivement, je crois qu'ils sont en train d'y réfléchir et qu'on va changer ces chroniques qui sont peut-être trop « rigides ». Mais moi je ne peux que vous donner mon avis. Je ne suis pas décideuse mais j'ai tendance à être d'accord avec vous là-dessus.

Q : *L'émission de Sonya Kronlund est peut-être un exemple ?*

MHF : En effet, c'est une émission remarquable et c'est vrai qu'on aimerait parfois, moi j'aimerais, qu'un problème d'actualité soit abordé avec des sons. Que dans la nuit qui précède on ait eu quelqu'un qui soit allé sur le terrain pour nourrir par du son.

Q : *Ils font cela quand même dans les Matins, cela s'appelle le choix de la rédaction. Ils ont un petit reportage qui dure cinq minutes, après les infos, il y a quand même du reportage. Enfin, moi je regrette ô combien la diminution, la quasi disparition de véritables œuvres radiophoniques, la Matinée des Autres, que vous avez fait, les Chemins de la connaissance que vous avez fait...*

MHF : Il y en a dans le domaine de la fiction. Je trouve que les émissions de fiction se sont formidablement améliorées. Autant moi je n'étais pas du tout auditrice il y a une vingtaine d'années - la fiction ça me paraissait poussiéreux, rigide - autant maintenant j'écoute avec plaisir, notamment les lectures, parce que je pense que le texte est magnifiquement servi par la radio. L'autre jour, j'ai entendu un extrait, ça m'a bouleversée, de Marguerite Duras, *Ecrire*. Alors, j'ai écouté ça, j'étais dans la voiture, et tout d'un coup il y avait une densité dans ce texte, en plus il y avait une espèce de voix éraillée qui lisait ça, c'était magique, hein ? (*Approbatons dans l'assistance*). Ce sont les moments magiques de la radio et je pense que dans le domaine de la fiction il y a eu vraiment des avancées. C'est dans le domaine de l'émission élaborée que peut-être on a reculé, effectivement, moi je pense, *La Matinée des autres*, je le déplore car pour découvrir ce qui est mon objectif souvent à la radio, pas le seul, essayer de livrer un univers culturel où on entend de la langue, où on entend les manières d'être, les codes de sociabilité, les valeurs des personnes, de groupes qui n'ont pas notre mode de vie. C'est sûr que pour entrer dedans il faut des longs formats, il faut de la réalisation parce que, sinon, on s'en tient à des idées abstraites. C'est peut-être ce qui a été mon combat à la radio, c'est à dire le rapport au

terrain, et donner de la chair. Parce que France Culture a toujours été, je pense, bien au niveau du débat d'idées et de ce point de vue-là on n'a pas démerité. En revanche, le point sur lequel nous avons peut-être perdu de notre diversité, de notre qualité, c'est précisément cette restitution de la vie par la radio élaborée, c'est à dire donner de la chair. Du coup, il y a un phénomène d'abstraction. Et si on a, dans le domaine qui m'intéresse, c'est à dire les effets de la globalisation, si on a uniquement une approche des géopoliticiens, des anthropologues, et pas du terrain, on obtient quelque chose de sec, de désincarné, alors que la radio a le moyen de permettre autre chose que l'image parce que le rapport à l'image va avoir tendance à aller vers l'exotisme, on le voit bien à la télévision, le magazine sur *les Cultures du monde* va prendre et, comme j'ai aussi travaillé pour Géo et pour les magazines, le photographe va aller sous la case et puis il va pousser la cuvette en plastique, il va pousser le transistor, pour qu'on ait « l'indigène » dans son jus, avec ses colliers de couleur et son pagne. Je caricature, bien sûr, mais je pense que nous qui sommes à la fois dans la parole et dans le son, nous pouvons apporter une autre approche du monde. Mais ça, ça implique de le travailler. Ça ne passe pas par les synthèses abstraites, ça implique un reporter qui est sur place, qui échange, qui raconte, qui laisse des temps morts, qui...enregistre des bruits, des bruits subtils. Voilà, c'est tout ce travail d'élaboration.

Q : *Pour cela il faut du temps.*

MHF : Il faut du temps de reportage, il faut du temps de postproduction, et il faut du temps d'antenne. Car un climat comme ça, ça s'installe sur au minimum une heure, je pense.

Q : *Et puis je dirais qu'il faut des auditeurs qui soient prêts à y attacher de l'intérêt. J'ai distribué des tracts au Palais de Tokyo, j'ai eu des échanges, et j'ai vu que le degré de satisfaction était très élevé. Il faut le reconnaître. Comme si avec le temps qui a passé, le public avait changé. Comme si les gens avaient perdu la notion d'une émission qui est une véritable œuvre et non pas un entretien que je respecte beaucoup qui n'est pas si facile à faire, mais entre un entretien et en retirer la substantifique moelle, et faire l'œuvre radiophonique d'un bout à l'autre, ce n'est quand même pas pareil.*

Q : *Il se trouve que j'étais aussi au Palais de Tokyo et que les gens qui y étaient venaient de découvrir France Culture parce qu'ils venaient de prendre leur retraite. Or les gens qui ont une soixantaine d'années maintenant n'ont pas l'habitude d'écouter la radio sur internet. Ils ne connaissaient pas France Culture, ils l'ont découvert à la retraite. Ils ne savent pas faire la comparaison avec les émissions anciennes. Pourtant, grâce aux archives, les jeunes qui ont l'habitude, et ceux qui travaillent peuvent écouter les archives de France Culture sur internet. Ce qui est un peu dommage,*

c'est qu'on a l'impression qu'il n'y a pas énormément de relais entre les producteurs aguerris, et les jeunes qui sont plutôt des journalistes, la plupart des nouveaux producteurs sont journalistes, ils ne sont pas producteurs, ils sont des journalistes de Radio France, qui ont l'habitude de faire une synthèse, des informations et faire passer, je pense à Florian Delorme, qui traite aussi des émissions portant sur des thèmes internationaux...

MHF : On est assez proches dans les thèmes, c'est vrai, il fait des émissions très intéressantes mais évidemment une émission quotidienne. Et ça fonctionne de manière très différente. Moi, personnellement, je n'ai jamais voulu faire de quotidienne.

Q : *Pourquoi ?*

MHF : Parce que la quotidienne implique de ne pas être en relation directe, vraiment profonde et quasi charnelle avec la matière qu'on traite. C'est à dire, on va être relié par des fiches, on va avoir des collaborateurs, parce qu'on ne peut pas être spécialisé en tout, au rythme de la quotidienne. Il y en a qui le font extrêmement bien. Comme vous le dites fort justement, on est dans l'obligation de synthèse rapide, donc ça implique des producteurs qui ont une très grande culture générale, une grande capacité de synthèse, une réactivité par rapport aux actualités, mais on n'est pas dans le produit, le thème dont on s'empare, la recherche très singulière qu'on peut faire, ça ne se fait pas au rythme d'une quotidienne, c'est impossible. Donc on travaille si possible avec de très bons collaborateurs, qui font de l'enquête, et on arrive à l'antenne avec un produit qui est informatif et qui est monté comme une petite mécanique d'horlogerie pour qu'on sorte de là avec des informations qui ont été vérifiées

Q : *C'est quasiment en direct d'ailleurs ?*

MHF : La plupart des quotidiennes sont en direct. Sauf quand il faut prendre de l'avance, car de temps en temps il faut bien qu'ils se reposent un peu. Cela dit, nous les hebdomadaires, nous sommes de temps en temps en direct, de temps en temps en différé. Il n'y a pas de pression pour que nous soyons en direct, ni même en relation avec l'actualité.

Q : *Ce que je voulais dire c'est qu'il est dommage qu'il y ait cette séparation : on a des anciens producteurs qui travaillent à l'ancienne, ou de jeunes journalistes qui travaillent totalement différemment. Il pourrait y avoir des assistants qui pourraient reprendre le flambeau, par exemple ?*

MHF : Non, mais si vous voulez, il y a beaucoup de manières extrêmement diverses de travailler. Je ne pense pas, contrairement à ce que vous croyez, que ce désir de radio élaborée soit le fait uniquement des gens de ma génération, car il y a beaucoup de producteurs qui ont très envie de

faire cela, et qui le font...

Q : *Thomas Baumgartner ?*

MHF : Thomas Baumgartner, et puis il y a quand même *Sur les Docks*, ce ne sont que des gens qui sont très jeunes, et eux, c'est de la radio élaborée, je ne pense pas que ce soit une question de génération, c'est juste que, je pense qu'il faut exercer une sorte de vigilance pour exprimer clairement, vous auditeurs, que vous souhaitez continuer d'avoir un certain nombre de produits qui soient, à vos yeux, une radio travaillée, une radio de création.

Q : *On ne se prive pas de le faire, mais on a l'impression de ne pas être très bien entendus. M. Poivre d'Arvor dit que nous sommes si peu nombreux que notre avis pèse peu.*

MHF : Il a dit cela dans quel cadre ?

Q : *Dans un entretien du Nouvel Obs. Nous avons déjeuné avec lui et il a toujours été très aimable. Certes. Mais il ne nous écoute guère.*

Q : *J'ai vu le film de Nicolas Philibert sur la Maison de la Radio (cf. page 4). Dans les interviews qui n'étaient pas dans le film, Nicolas Philibert disait qu'il n'était plus possible maintenant de faire un bon documentaire, d'être un bon documentariste, parce qu'il y a une segmentation. Est-ce dû au fait que nous sommes dans un monde de plus en plus accéléré, rapide, qui voudrait que nos capacités d'attention sont désormais restreintes et qu'on aura nos quarts d'heure d'attention. Un dirigeant de TF1, Monsieur Lelay, a d'ailleurs bien parlé du quart d'heure de cerveau disponible pour la publicité. Nicolas Philibert, dans son film, ne le dit pas mais le fait sentir. Il dit que le temps des documentaristes à la Raymond Depardon disparaît. Et lui a été pris entre faire quelque chose de fond tout en restant synthétique. Il a été très très gêné. Je me demande si ce n'est pas l'époque qui veut cela et pas seulement l'économique. Je crois que tout converge.*

MHF : Non, non, moi je crois qu'on a besoin de documentaristes, je pense qu'il y a des gens.

Q : *Il le dit, Nicolas Philibert, mais il dit qu'il y en a moins.*

MHF : Je vais vous dire, en fait, on en a parfois parlé, car il y a quelques années encore je commandais des reportages, car pour le moment je ne fais plus que de l'antenne moi-même et de temps en temps je recrute quelqu'un pour me documenter sur un sujet que je ne connais pas du tout parce que j'ai besoin d'un petit coup de main pour trouver des pistes. Il me semble aujourd'hui qu'on peut avoir de très bons documentaristes sous réserve qu'on devienne une personne compétente sur le sujet. On en a parlé avec Alain Devalpo qui est arrivé il y a quelques années – il a eu le prix Italia, quand même – il est arrivé, moi je lui ai donné sa première chance à la radio, je crois,

parce que c'était un garçon qui travaillait de manière très particulière. Il partait trois mois sur un reportage, évidemment à ses frais en free lance, mais en trois mois il développait une compétence vraie sur un sujet. Parce que le problème, actuellement, du documentaire, c'est que tout le monde va dire la même chose sur le même sujet. Parce que tous, ils vont prendre le même interlocuteur patenté, ils vont passer par les mêmes filières, il y aura les mêmes fixeurs. Donc pour dépasser cela, que faut-il ? Il faut passer du temps sur le terrain. Il n'y a pas de mystère, si on vous dit tu vas trois jours à tel endroit, tu me rapportes un documentaire, vous allez vous dire « bon qui est-ce que je vais avoir comme interlocuteur sur le terrain ? » Alors : l'Alliance française, le fixeur patenté, le mec qui a écrit un bouquin, etc. Voilà. Résultat, vous aurez remarqué que sur certains sujets vous avez toujours les mêmes personnes. Cela veut dire qu'aller traiter d'un sujet en apportant du nouveau c'est du temps. C'est ce qui se passe actuellement et là on va avoir un problème économique mais d'un autre ordre... Je vous préviens, ce que je vais vous dire n'est pas très orthodoxe, mais on parle vrai. Moi je pense qu'aujourd'hui la solution est la compétence d'un journaliste dans certains domaines. C'est à dire que, il part longtemps, mais par contre il fait du multi média. Il ne va pas faire que de la radio, il va écrire des articles, il va filmer, il va rapporter du son. Résultat, il va aller à un endroit où il prendra le temps de l'enquête fouillée et même le temps de flâner, de traîner, de discuter. C'est très important parce qu'on apprend des choses, par le hasard. Mais cela veut dire que, même si ça donne des résultats, c'est insoutenable économiquement. Parce que quelqu'un qui va faire ça, il faut qu'il sache, il ou elle, manier les trois médias. Un vrai journaliste, normalement, il sait, ou elle sait, faire tout cela : parler dans un micro, faire de l'enregistrement, trouver un sujet singulier, écrire de manière pertinente, forte, novatrice, savoir convaincre une production de télévision que c'est important de, etc. Il y en a qui savent faire, mais à partir de là vient le problème économique, c'est à dire que ce type de journalisme free lance, comment le financer ?

Q : *Le problème, c'est que c'est exactement l'inverse qu'ils apprennent dans les écoles de journalisme. On leur apprend à ne pas être spécialiste, à ne pas connaître du tout les gens qu'ils interrogent, et à poser les questions les plus naïves possibles.*

MHF : Non, franchement je pense que vous déformez la réalité. Ce qu'on apprend souvent aux journalistes, c'est du socio-économique et, honnêtement, je pense qu'on est dévoré par le syndrome de Science-Po. C'est la grille de lecture du *Monde*, mais il y a d'autres approches que la géopolitique... Il m'est arrivé d'entendre des témoignages, y compris sur France Culture, de soi-disant spécialistes qui nous font de la géopolitique,

sur internet, à partir de bouquins, et qui ne sont jamais allés sur le terrain.

Q : *Ils ne sont pas spécialistes, on leur apprend à ne pas l'être.*

MHF : Ah non, dans les écoles de journalisme, on leur apprend le terrain, l'importance du terrain, etc. Je n'ai pas fait d'école de journalisme, j'ai une formation universitaire, mais j'en ai fait du terrain, et je peux vous dire que vraiment je ne pense pas. Mais le problème c'est que ça, économiquement, ça va être viable comment ? Car nous sommes confrontés, au développement d'internet, à la prééminence des tuyaux sur les contenus. Et qui sont les milliardaires aujourd'hui ? Ce n'est pas ceux qui vivent des contenus, ce sont ceux qui font les tuyaux, c'est M. Google, M. Facebook, etc. Or, nous, nous fournissons le contenu, et nous sommes les plus mal lotis économiquement. Et, du coup, il y a un moment où forcément la qualité s'en ressent. Alors quels sont les contrefeux ? C'est justement la réaction du public, et notamment dans le domaine du service public qui est financé par vous, par nous tous. On peut aussi demander une exigence, veiller aussi aux conflits d'intérêts, veiller à la déontologie, à l'absence de cumul, etc., et surtout veiller à ce que le travail de temps en temps soit fait avec un investissement certes d'argent et de moyens mais justifié. Donc tout cela, c'est compliqué, et on se trouve confronté à certaines lourdeurs, corporatistes...

Q : *Allez-y ! Continuez.*

MHF : Disons que... je vais être très claire : pourquoi faut-il des équipes de trois personnes pour aller à Tahiti, et pourquoi il n'en faut pas pour aller à Asnières ? (*Rires*). Là-dessus, je n'ai aucune raison de ne pas parler parce que, autant j'ai une admiration pour beaucoup de preneurs de son de Radio France, beaucoup de réalisateurs et de chargés de réalisation, qui font majoritairement très très bien leur travail, autant il y a des pratiques, des protocoles de travail à Radio France qui aujourd'hui ne sont plus tenables économiquement et qui en plus impactent la qualité du travail car, s'il faut partir en équipes de trois personnes, ou bien on part deux jours parce que trois personnes ça coûte cher, et c'est absurde, ou alors on ne part pas parce que ça coûte trop cher. Il va falloir à un moment qu'on mette les choses sur la table, parce que les outils ont changé. On peut maintenant faire de la très belle prise de son en équipe complète, et il le faut, parce qu'on aura toujours une qualité exceptionnelle, mais il faut aussi parfois savoir faire les choses avec peu de moyens mais avec une enquête fouillée et un investissement en temps long. Il y a du non-dit là dedans, il faudra éclaircir.

Q : *A propos de non-dit, où situez-vous la frontière entre la promo et le conflit d'intérêts ?*

MHF : Cela aussi c'est une question qui me

préoccupe beaucoup. Nous sommes dans un pays, la France, où je pense que maintenant nous sommes à la croisée des chemins. Parce que le maintien des avantages acquis, c'est valable sur certains fronts mais sur d'autres fronts ça nous tue. C'est vrai qu'un cheminot qui enfournait du charbon, il avait droit à une retraite très très jeune parce qu'il attrapait la silicose. C'est peut-être moins justifié aujourd'hui, et ainsi de suite. L'évolution des pratiques professionnelles, c'est compliqué parce qu'une fois qu'on a conquis du terrain on n'est pas prêt le lâcher. Sur le conflit d'intérêt, il faut des contrepouvoirs comme vous ou comme nous...

Q : *Mais nous sommes si peu nombreux.*

MHF : Oui, mais bon, moi j'ai l'honneur d'être en ce moment présidente de la Société des Producteurs de France Culture, je voudrais bien qu'on ne s'occupe pas seulement du dossier des intermittents, qui est important, très important, mais qu'on parle aussi de ces questions-là. Parce qu'on a besoin d'être visible grâce des partenariats, cela c'est clair. En revanche, est-ce que le partenariat doit nous dicter nos sujets ? C'est là qu'on entre dans la conscience de chacun. C'est à dire, moi par exemple, j'ai un partenariat avec le magazine *Long Cours*. Je suis très très contente. C'est le supplément « voyages » de *l'Express*. Je dois dire que j'ai une totale liberté à chaque livraison de *Long Cours* et je n'ai aucun mal à trouver. J'ai accepté ce partenariat parce que j'aime beaucoup cette revue, et à chaque fois je mets en lumière dans chaque livraison l'article qui m'a plu, que je trouve intéressant, pertinent. Mais, c'est sûr qu'il y a des pressions à l'occasion des partenariats. Je suis d'accord avec vous, il faut que quelqu'un tienne bien les rênes pour qu'on reste maître de nos sujets. Que l'éditorial ne soit pas « bouffé » par la promo.

Q : *Avec Stéphane Deligeorges, on avait évoqué ce problème. Qu'est-ce qu'il nous en avait dit ?*

MHF : Il avait dit qu'il était très content de ses partenariats. J'imagine mal un producteur disant devant vingt-cinq personnes « je ne supporte pas ce partenariat ». Il avait dit que cela lui apportait beaucoup. Et ce n'est pas quelqu'un disposé à la compromission. Autre exemple, dans *La Rumeur du Monde*, qui était patronnée par *Le Monde*. Quand Colombani n'a plus été au *Monde*, l'émission a continué. Sa suppression n'a rien eu à voir avec *Le Monde*. On n'a pas senti le partenariat derrière.

Q : *A propos de notre association. Je me souviens de cette parole d'un de mes anciens patrons : Il ne faut jamais dire du mal de soi, les autres le croient toujours. Notre association est ce qu'elle est, et même si nous ne sommes pas nombreux, nous représentons un contrepouvoir. Il faut se référer aux syndicats ; ils ont beaucoup de pouvoir et pourtant les syndiqués ne sont pas nombreux.*

Donc, nous avons le pouvoir de la parole.

Q : *Il faut reconnaître que nous ne sommes pas tellement entendus.*

MHF : Vous avez raison de poser cette question des partenariats car, comme ça se développe, il faut une extrême vigilance. Dans beaucoup de cas, en France en général, on n'est pas assez vigilant sur les conflits d'intérêt. Moi qui ai vécu dans les pays anglo-saxons, d'abord les cumuls tels que nous les connaissons en France sont impensables dans un pays anglo-saxon. Dans les médias, par exemple, entre les postes de commande et l'éditorial. On est, en France, insuffisamment rigoureux sur la déontologie. Nous sommes très en retard par rapport à la plupart des pays du monde occidental.

Q : *Tout à fait, c'est Louis XIV.*

MHF : En matière de médias, il me semble qu'on devrait introduire des codes de déontologie. Moi je me souviens, par exemple, à l'époque où j'ai été interviewer Edouard Glissant qui a été quelqu'un dont j'ai été très proche, et d'ailleurs il était très oublié et puis ensuite il a fait un très beau come back, j'avais appris une chose que je ne savais pas. A l'époque il dirigeait *Le Courrier de l'Unesco*. Sa collaboratrice, très efficace, est devenue par la suite sa femme et j'ai appris qu'il est totalement interdit à l'institution d'embaucher l'époux ou l'épouse, ou un des enfants, ou même quelqu'un qui est très proche de vous. Cela peut paraître rigide mais je trouve que c'est une saine mesure. Mais c'est une institution internationale. En France, de ce point de vue là, on assiste à trop de laxisme.

Q : *Pour revenir à vos travaux, vous nous avez parlé de Fenimore Cooper, et d'autres chasseurs. Mais y a-t-il des femmes ?*

MHF : Il y a des femmes, cela dépend : dans quel champ ?

Q : *Dans l'anthropologie au Canada. J'avais entendu dire que du temps où les Jésuites avaient répandu leur parole au Canada, les Jésuites sont un ordre masculin. Bref, y a-t-il des femmes ?*

MHF : Cela dépend à quel niveau ?

Q : *Des récits qui auraient été écrits par des dames.*

MHF : Vous avez un fleuron de la littérature canadienne qui est la correspondance de Marie de l'Incarnation.

Q : *C'est une religieuse, alors ?*

MHF : Lisez cela, c'est absolument capital. C'était la Mère supérieure du couvent des Ursulines à Québec

Q : *Michel de Certeau en a parlé.*

MHF : Et dont le but était d'éduquer les jeunes Amérindiennes. Une femme d'une intelligence prodigieuse et qui avait eu une première vie de

femme mariée, elle avait des enfants, etc., et sur le tard, une fois ses enfants élevés, elle est partie pour le Canada. Ce qui est passionnant chez cette femme, qui était extrêmement intelligente et sensible et aiguë dans ses analyses, c'est qu'elle nous fait toute une chronique de cette époque en tenant sa correspondance. A lire absolument. Là aussi, vous allez trouver sur internet.

Q : *Quelle époque ?*

MHF : XVII^e.

Q : *Vous avez fait une émission là-dessus ?*

MHF : Non, mais je l'ai rencontrée dans mes recherches.

Q : *On parle beaucoup de l'extérieur de la France, des pays lointains, est-ce qu'il vous arrive d'aller explorer en France ?*

MHF : Ah oui oui, bien sûr.

Q : *Je pense à cela parce que je suis en train de lire le livre de Jean-Paul Kaufman, Remonter la Marne, je trouve ça extraordinaire.*

MHF : Il est formidable, il écrit très très bien. Oui oui. Moi je le fais toujours avec cette idée : ce que je traite assez souvent c'est ce qui en France fait société, c'est à dire en gros les communautés issues de l'émigration, je vous donne un exemple. Il y a quelque temps j'ai eu Maryline Desbiolles, romancière, elle a parlé de ses origines italiennes parce qu'elle a écrit plusieurs livres dans lesquels elle fait toute une enquête sur ses parents, ses grands-parents puisqu'ils avaient passé la frontière, ils étaient venus d'Italie. Elle montre ce qu'a été le destin d'une famille italienne en Savoie. Comment ça s'est reflété dans les pratiques de la famille. Et il y a même une histoire formidable qu'elle raconte : ils se sont aperçus que, en fait, elle avait des tas de demi cousins car le grand-père qui venait d'Italie avait une deuxième famille de l'autre côté. Donc, il a simultanément élevé une famille italienne et une famille en France. Je m'intéresse souvent aux Portugais de France, j'ai fait beaucoup d'émissions là-dessus. Et aux spécificités régionales, j'ai fait beaucoup d'émissions sur les langues régionales, sur l'Occitan. Là, je suis un peu motivée, parce que mon nom Fraïssé c'est un nom occitan, ça veut dire « frêne », mais malheureusement les ponts sont coupés, je dirais, avec l'identité occitane de ma famille, parce que je fais partie d'une famille d'universitaires, de professions libérales, donc ils ont quitté il y a trois générations la campagne. En France il y a beaucoup de micro-appartenances, d'identités. Cela fait partie des missions que je m'assigne, on a fait des émissions sur les Sikhs, sur les Barhaïs. Là, je vais faire une émission sur le Hadj, sur les pèlerinages musulmans.

En France, cette diversité, elle mérite d'être travaillée, c'est notre richesse. Je ne pars pas de ce point de vue xénophobe qui est celui de

certain, au contraire, si c'est bien géré, c'est une richesse absolument formidable. On a quand même un Premier Ministre qui est Catalan. Je ne suis pas contente parce que les médias ont dit « d'origine espagnole » et ce n'est pas vrai c'est un Catalan et lui dit toujours en parlant de lui-même « catalan ».

Q : *On a à France Culture une richesse, comme ce monsieur qui est venu ici, Abdelwahab Meddeb.*

MHF : C'est un de ces passeurs essentiels.

Q : *Stéphane Deligeorges, aussi. Au top.*

MHF : Je vais vous dire un truc, ça va faire flagorneur, etc., mais Olivier Poivre d'Arvor, qui a été diplomate, il est formidable. Car il veut absolument que France Culture ce soit ce manteau d'Arlequin. Il a fait venir des producteurs issus de l'émigration ou d'origine africaine. Il tient beaucoup à cela et je trouve qu'il a complètement raison. France Culture ne saurait être franco-française, il faut que ce soit le reflet de ce qu'est la société française

Q : *Il n'y en a pas beaucoup ! Il y a des noirs ?*

MHF : Si si, il y en a quand même pas mal. On ne va pas faire le décompte mais il y a une volonté d'aborder ces sujets-là. Je dois dire que ça m'a fait respirer.

Q : *Du temps de Borzeix aussi.*

MHF : Oui.

Q : *Il y avait Madeleine Mukamabano. Qu'est-ce qu'elle devient ?*

MHF : Excellente, Madeleine Mukamabano. Elle a pris sa retraite. Vous savez, il y a des producteurs comme ça. Prenez Francesca Piolo, on était voisine de bureau, on s'aimait bien, et puis un jour elle m'a dit « Je vais prendre ma retraite ». Je lui ai dit « Tu es dingue, pourquoi tu vas faire ça ? » Elle m'a répondu « Eh bien, j'en ai marre » elle avait une expression très rigolote « J'en ai marre de traire ma vache ».

Q : *Elle était exceptionnelle.*

MHF : Elle avait une manière d'introduire le dialogue, de pousser, d'aller dans le détail. Elle est partie parce qu'elle était fatiguée, elle avait mal aux genoux, un jour elle m'a dit, voilà, moi je vais prendre ma retraite.

Q : *Elle était traumatisée par le génocide.*

MHF : Non, je parle de Francesca. Mais Madeleine, oui, mais je pense qu'elle aussi un beau jour elle a eu envie de faire autre chose, on la comprend.

Q : *Comment se fait-il qu'il n'y ait pas de France Culture ailleurs, dans d'autres pays ? Moi il y a quelques années j'ai cru qu'il y avait Allemagne Culture, etc., nous sommes le seul pays, c'est incroyable.*

MHF : C'est un enchaînement historique. Mais vous avez des programmes à la ZDF en Allemagne, aussi. Vous avez Couleur Trois en Suisse, vous avez aussi quand même une chaîne en Angleterre, vous avez le réseau PBS aux Etats-Unis, en Italie, je ne sais pas. On a ce privilège d'avoir beaucoup d'étrangers qui nous connaissent. Et les créateurs, les auteurs me disent « Quelle chance vous avez ».

Q : *Par quel moyen de transport êtes-vous allée de Vancouver aux Aléoutiennes ?*

MHF : Par les ferrys, les bateaux, parce que c'est la côte, c'est un voyage que je voulais faire depuis longtemps et qui n'était pas faisable par les moyens officiels à cent pour cent de la radio. Je ne pouvais pas monter une émission. Je voulais partir très longtemps, je suis restée deux mois. Je le voulais, mais comment le faire ? Je suis partie avec un petit magnéto dans la poche, un petit zoom, et je me suis débrouillée avec les moyens du bord, j'ai voyagé avec les ferrys, en louant des voitures, c'est pas cher au Canada et aux Etats-Unis, et puis j'ai souvent été hébergée par des amis puisque j'avais un certain nombre d'amis au fil du parcours.

Q : *Je voulais vous demander ce qui vous avait attirée du côté des Amérindiens ?*

MHF : C'est un enchaînement. C'est souvent de fil en aiguille qu'on va vers les choses. J'ai une formation d'américaniste, et je suis arrivée à France Culture à une époque où on me proposait également d'intégrer l'université à Nanterre. J'avais fait un doctorat de 3^e cycle d'études américaines et j'avais un livre qui avait été publié sur les *protest songs*, issu de ma thèse de doctorat, et qui étudiait le contenu des chansons de protestation et tout le mouvement de la contre culture au début des années 70. J'arrive à France Culture à une époque où on demande des jeunes qui aient quand même un bon niveau et qui aimeraient faire de la radio. Donc, j'arrive, et là, dans l'équipe des *Après-midis de France Culture*, comme c'était ma formation, je vais vers des sujets qui concernent l'Amérique du Nord. Et je vais en Louisiane et je me retrouve à organiser un reportage au Québec. Au Québec j'ai vraiment eu un choc. Je tombe en pleine période de revendications québécoises francophones, j'y vais, j'étais au milieu de tout, il y avait Gaston Miron, Pauline Julien, Félix Leclerc, j'étais au cœur du dispositif de revendication, et je voulais faire aussi quelque chose (j'avais un chargé de réalisation qui était passionné par les Indiens), on avait décidé de faire une partie du reportage sur les Indiens. Nous faisons une série d'interviews, en français, où on a deux ou trois personnes amérindiennes qui commencent à nous raconter des trucs... on est totalement émus, parce que c'était ce qu'on avait lu dans nos romans westerns d'enfance : le kayak, le canoë, les grandes chasses au caribou, la ligne des feuilles peintes, les pratiques divinatoires... et tout ça en français.

Une émotion incroyable. Moi je rentre avec mon truc, ça a été diffusé partout, y compris au Québec (et c'est là que ça a été savoureux) où ils n'avaient jamais fait d'émission sur les Indiens. Et là je découvre que, derrière la revendication québécoise, il y avait une autre minorité opprimée, il y avait la minorité amérindienne. J'étais tellement prise par ce récit amérindien qui faisait référence à des choses que l'on croyait perdues, des mémoires, il y a plus de trente ans, que j'ai pris feu pour ce truc-là. Et du coup, dans ma discipline nord-américaine, ma spécialité, à la fois étude de société, histoire, etc., j'ai tiré ce fil-là, j'ai voulu en savoir plus. Alors, j'ai commencé à aller chez les Navajos, pour comprendre, et j'ai réalisé que là il y avait à l'œuvre quelque chose qui allait exploser. Et c'est le cas. Les revendications territoriales incroyables parce que actuellement c'est un chantier gigantesque. Et puis il y a aussi une manière d'être au monde qui me passionnait et j'espère avoir partagé cela avec les auditeurs, une revendication d'un autre rapport au monde que notre mode, entre guillemets progressiste, avec une conscience de l'être humain « dans » le monde et pas « au-dessus », une humanité qui n'est pas au-dessus de la nature. En trente ans, j'ai vu petit à petit l'opinion occidentale s'intéresser de plus en plus à cette remise en question, car ça remet en question notre échelle de valeurs. Il y a encore des sujets que j'ai envie de traiter.

Q : *Diriez-vous que la France est un pays qui a une identité en mouvement ?*

MHF : Eh bien oui, complètement. Et Dieu merci, oui, oui. Moi je pense qu'on a des ressources formidables, qu'il faut absolument qu'on dépasse les blocages actuels, parce qu'on a un potentiel phénoménal, on a la culture, l'intelligence, on a quelques crispations qui tiennent au fait qu'effectivement il y a un certain nombre de personnes qui sont en difficulté et que, on a peut-être aussi perdu de vue que si nous sommes, individuellement, des gens très souvent ancrés dans un territoire on a aussi en nous, de par notre culture, des capacités de mobilité et d'ouverture formidables. C'est cela qu'il faut qu'on développe, dans nos domaines professionnels, spirituels. Il y a une raideur, une auto-estime surévaluée.

Q : *Vous avez été amenée à vous intéresser aux Indiens de Patagonie, à l'autre bout des Amériques.*

MHF : Oui, j'ai été en Patagonie il y a trois semaines. C'est passionnant, et tragique, puisqu'il n'y en plus.

Q : *J'ai été stupéfaite de découvrir à quel point nous étions ignorants de cette civilisation qui a été terminée. Vous allez faire des émissions là-dessus ?*

MHF : Oui, je vais faire sans doute une ou deux émissions dans pas très longtemps. Effectivement, j'ai regardé cela de près. Ce n'est pas mon domaine, je parle assez mal espagnol et en fait, on a véritablement un cas qu'on a très rarement vu. On parle souvent de génocide des Indiens, c'est très exagéré, il n'y a pas eu de génocide organisé en Amérique du Nord, alors que là, il y a eu véritablement une destruction systématique qui a été faite par les grands propriétaires.

Q : *Exactement, les Mapuches.*

MHF : Et leurs hommes de main. Evidemment, il y a eu l'effet des maladies, dans tous les contacts, les rencontres, il y a un effet délétère des maladies qu'il ne faut jamais sous-estimer parce que plus que des destructions systématiques il y a eu la tragédie du contact. J'ai des statistiques, justement, chez les Jésuites : un Jésuite va dans une communauté indienne, disons en 1640, le même revient en 1650 et là où vous aviez dix personnes il n'y en a plus que deux. Pourquoi ? Tout bêtement la grippe, le choléra, la rougeole, la variole ; des maladies chez nous pas totalement maîtrisées mais disons qui ont un taux de mortalité très faible, là-bas elles font des ravages. Ce sont les épidémiologistes qui ont révélé cela. Mais, en revanche, il y a eu des exterminations, là où vous le dites. Et là ça m'a passionnée, parce que j'ai regardé cela récemment et là il y a eu vraiment des entreprises criminelles.

Henry Faÿ : *Merci Marie-Hélène Fraïssé. Vous nous avez comblés.*

(Applaudissements.)



Sur France Musique aussi, on sacrifie les meilleures émissions à l'audimat.

par Henry Faÿ, président de l'Aafc

Ce qui arrive sur les autres chaînes de Radio France ne saurait nous être indifférent, parce que nous les écoutons et aussi parce, comme on le verra, les mêmes logiques funestes prévalent sur l'ensemble du service public. Faut-il s'en étonner ? Elles appartiennent au même établissement, Radio France.

La nouvelle directrice de France Musique, Marie-Pierre de Surville fraîchement nommée, a inauguré son mandat en mettant fin aux fonctions de neuf producteurs de France Musique : François Hudry (*Chefs-d'œuvre et découvertes*), Marcel Quillévéré (*Les traverses du temps*), David Jisse (*Electromania*), le compositeur Gérard Pesson (*Boudoir & autres*), Marc Dumont (*Horizons chimériques*) et Jean-Pierre Derrien (*Le Débloc-notes*). Ce dernier reste comme conseiller Musique Contemporaine auprès du directeur de la musique, Jean-Pierre Rousseau.

Ces mesures d'éviction sont pour l'auditeur que je suis une véritable catastrophe, un scandale et la preuve que la nouvelle directrice ignore totalement le talent des personnes qu'elle a pris la décision de mettre sur la touche. Cette dame commence son mandat par la décision la plus funeste, la plus philistine qui soit.

Je suis au plus haut point concerné. Comme si c'était un mauvais hasard, il se trouve que Marc Dumont et Gérard Pesson produisaient les émissions que j'écoutais le plus assidument. Me voici privé de mes deux émissions préférées.

L'émission de Marc Dumont, *Horizons chimériques*, était d'une grande qualité. C'était une émission quotidienne d'une heure qui, sous une forme des plus classiques, permettait une approche synthétique d'un compositeur ou d'un interprète. Il n'y avait aucun verbiage, aucune cuistrerie, la présentation était sobre et élégante, et l'émission explorait avec bonheur des aspects peu connus de l'œuvre ou du répertoire par des extraits très bien choisis. Un certain nombre d'émissions m'ont procuré un bonheur fantastique. Je me souviens en particulier d'une émission sur John Blow qui était une merveille, ainsi que d'une émission sur les troubadours, sensationnelle. Mais je pourrais en citer des dizaines.

Mon émission préférée, celle de Gérard Pesson, émission très confidentielle, passait à minuit dans la nuit du vendredi au samedi. A une heure pareille, il y avait peu de chance qu'elle fît exploser l'audimat ! C'était une sorte d'OVNI radiophonique, une émission kaléidoscopique d'une grande richesse. Gérard Pesson est compositeur, un compositeur très bien reconnu puisqu'il est titulaire

de la chaire de composition au Conservatoire National Supérieur de Musique et de Danse de Paris. Gérard Pesson est aussi écrivain, un passionné de Proust, un véritable homme livre, un très grand érudit, sa curiosité sur quantité de sujets est sans limites et c'est ce qui rend ses émissions si passionnantes. L'approche de Gérard Pesson est d'une grande originalité. Son émission qui cherchait à surprendre avait une certaine parenté avec l'Atelier du son de Thomas Baumgartner. Dans la série « caro diaro », il consacrait un certain nombre d'émissions à une autobiographie qui permettait à l'auditeur d'en savoir plus sur les coulisses de la création musicale et d'autres consacrées à certains thèmes récurrents : manières de décrire la pluie, tout en latin, dictionnaire des inconnus, les ruines, assises de la berceuse, éloge du la mineur, la vie de château, éloge de la brièveté, six pieds sous terre, tout sur le rossignol, etc. Il y avait eu de magnifiques séries sur Fauré et une sur Stravinski qui restera inachevée. Quel gâchis que de mettre fin à cette émission qui était un vaste « work in progress » ! C'était une de ces émissions travaillées qui sont l'honneur du service public, qui sont marginalisées pour être finalement supprimées.

Qui est cette personne qui désormais préside aux destinées de France Musique et qui a si peu le sens des vraies valeurs de la chaîne ? Marie-Pierre de Surville a fait Science Po, elle a travaillé dans un cabinet d'audit, elle a de respectables expériences dans le domaine de la gestion des institutions culturelles, mais elle n'a ni formation musicale, ni expérience de la radio. Elle est arrivée dans les bagages du nouveau Président de Radio France, Mathieu Gallet (cf. page 18). Celui-ci lui a donné une mission claire : redresser l'audience à tout prix. « Il n'est pas acceptable, dit le président, qu'à Paris par exemple, l'audience de France Musique soit de 1,2 point contre 3,5 à Radio Classique. On ne peut accepter un rapport de un à trois et pour cela il va falloir réfléchir à adapter la programmation, en laissant plus de place à la musique et moins à la musicologie »

On objectera à Mathieu Gallet que la comparaison entre France Musique et Radio Classique n'a pas de sens, puisqu'aux heures de grande écoute, Radio Classique n'est aucunement une radio musicale, c'est une généraliste qui traite l'actualité politique et économique.

« Plus de place à la musique, moins à la musicologie ». Cela conduirait à sacrifier la spécificité de France Musique pour en faire un Radio Classique bis. C'est une perte pour le mélomane cultivé qui cherche à connaître les

œuvres en profondeur et qui ne conçoit pas d'écouter la musique sans connaître l'histoire de la musique. Les robinets qui déversent de la musique en continu, ce n'est pas ce qui manque, outre Radio Classique, il y a Deezer.

Le sacrifice de la qualité et de la spécificité à l'audience, c'est quelque chose que nous connaissons bien. Pour nous, c'est un scénario qui se répète. C'est ce qui s'était produit en 1999,

quand Laure Adler avait été nommée pour redresser l'audience de France Culture. Elle avait supprimé les meilleures émissions. La qualité a, comme c'était programmé, baissé, la chaîne ne s'en est jamais remise.

H. F.



Assemblée Générale du 15 mars 2014

Compte rendu

Nous nous sommes réunis le samedi 15 mars à la Maison des Associations, 5 rue Perrée dans le 3^e arrondissement de Paris. Une trentaine de personnes y assistaient.

Le président sortant, Henry Faÿ, commente le rapport moral et se félicite du nombre d'adhésions obtenues lors de notre intervention au Palais de Tokyo en septembre, à l'occasion de la célébration par France Culture de son cinquantième anniversaire. Nous avons pu y contacter nombre de producteurs et nous rappeler au bon souvenir d'Olivier Poivre d'Arvor, directeur de la chaîne.

Danièle Tisserand, trésorière, commente le rapport financier. Nous avons économisé sur les frais informatiques, par manque d'occasions de stage informatique, et sur les repas, par la faiblesse du nombre de convives. En revanche, nous avons dépensé davantage du fait de l'envoi de nos bulletins à tous les producteurs des émissions de France Culture. La trésorière propose de contacter l'ensemble des anciens adhérents de l'association pour augmenter le nombre de nos adhérents, en vue d'accroître le poids de notre association.

Nous procédons au vote des deux rapports, moral et financier. Le rapport moral est adopté par 69 voix pour et une abstention. Le rapport financier est adopté par 67 voix et 3 abstentions.

Nous procédons ensuite à l'élection du Conseil d'administration. 67 suffrages sont exprimés et il y a 3 abstentions. Les candidats obtiennent respectivement :

Henry Faÿ – 65 voix ; Claude Gilbert – 67 voix ; Latté Lawson – 64 voix ; Hubert Liénart – 67 voix ; Anne-Marie Petit – 67 voix ; Danièle Tisserand – 67 voix.

Nous échangeons ensuite librement autour des satisfactions et regrets éprouvés par les adhérents concernant l'audition de la chaîne.

Nous distribuons un prototype d'annuaire qui reste lacunaire car nombre d'adhérents ne remplissent pas la case autorisant ou refusant la parution de leur nom dans l'annuaire.

Le Conseil d'administration se réunit et reconduit le Bureau précédent. Président : Henry Faÿ ; secrétaire : Claude Gilbert ; trésorière : Danièle Tisserand.

Nous rédigeons un nouveau tract d'appel à adhésion pour essayer de le diffuser lors des rencontres publiques, ce qui fut fait notamment au Salon du Livre.

D. T.



Revue de presse : Un nouveau président pour Radio France

Le Monde (1^{er} mars 2014) - extraits

MATHIEU GALLET, UNE AMBITION A LA TETE DE RADIO FRANCE

Agé de 37 ans, le nouveau patron de Radio France réalise un parcours fulgurant, des cabinets ministériels aux postes de direction.

Radio France a un nouveau visage, mélange d'ambition décomplexée, de jeunesse et de détermination. Jeudi 27 février, le Conseil supérieur de l'audiovisuel (CSA) a choisi un homme de 37 ans, Mathieu Gallet, pour présider aux destinées de la radio publique.

(...) « *Nous avons tous voté pour lui, c'était une évidence* », a lancé Christine Kelly, membre du CSA. (...) L'homme ne manque en tout cas ni d'aisance ni d'aplomb. Il en faut pour afficher un parcours comme le sien, qui l'a mené en quelques années d'un DEA d'analyse économique des décisions publiques à Paris-I aux cabinets ministériels de Christine Albanel et de Frédéric Mitterrand, avant d'accéder, en 2010, à la présidence de l'Institut national de l'audiovisuel (INA). (...) Les amitiés du successeur de Jean-Luc Hees sont nombreuses et variées, à droite comme à gauche. (...) M. Gallet n'est pas énarque. Avant d'entrer dans des cabinets ministériels, il s'est frotté au secteur privé. D'abord comme adjoint au directeur marketing et de la promotion internationale d'Erato disques, un label de Warner Music Group. Puis comme responsable de l'administration des ventes internationales de Pathé. Avant de rejoindre le groupe Canal+ en 2001, comme contrôleur de gestion de Studiocanal, puis chargé de mission pour les relations institutionnelles du groupe, entre 2004 et 2006.

Cette expérience de lobbyiste le met en relation avec les pouvoirs publics. Après un passage chez François Loos, ministre délégué à l'industrie, entre 2006 et 2007, il rejoint le ministère de la Culture comme conseiller technique pour l'audiovisuel et les médias, puis directeur adjoint du cabinet.

A ce poste, il œuvre sur tous les pans de la politique audiovisuelle de Nicolas Sarkozy, y compris les plus controversés, comme la suppression de la publicité en soirée sur France Télévisions ou la réforme du processus de désignation des dirigeants de l'audiovisuel public... Rue de Valois, il suit également la nomination de trois membres du CSA, encore présents au sein du collège. (...)

En 2010, Frédéric Mitterrand propose la candidature de Mathieu Gallet à la présidence de l'INA. (...) M. Gallet... tire de ses années de cabinet une expérience qui lui a permis de mener sa campagne pour Radio France comme un vrai politique. Sa présence dans la liste des personnalités auditionnées était une surprise : il avait démenti être candidat. Cette ruse lui a permis de se préparer dans l'ombre, avec notamment l'appui de Frédéric Schlesinger, ancien directeur de France Inter et actuel directeur délégué aux contenus de l'INA. (...) M. Gallet réaffirme le rôle « *réfèrent* » du service public en matière d'information et de culture...

(...) Sur le plan économique et social, il promet « *un nouvel accord d'entreprise* »... et « *une dynamisation des revenus commerciaux* » soutenue par un « *renouvellement générationnel de l'audience* ». Il propose de « *décloisonner* » la direction du groupe pour créer une logique d'équipe « *transversale* ». (...) « *Il y a un petit pari, estime un observateur. Il s'est bien débrouillé à l'INA, mais il n'a que deux ans et demi d'expérience en direction d'entreprise.* » De 1000 salariés à l'INA, M. Gallet va devoir en séduire en convaincre 4500 à Radio France.

Alexis Delcambre

Le Nouvel Observateur (6 mars 2014) - extraits

NOUVELLE VAGUE

Ni journaliste ni énarque, le président de Radio France, qui vient d'être élu à l'unanimité, annonce un nouveau profil de patrons d'entreprises publiques.

(...) Audace, vitesse, secret : pour gagner la bataille de Radio France, l'une des plus belles « gâches » de la République, le nouveau PDG a mené une guerre éclair. Culot ?

(...) Son bilan à l'INA est bon. Mieux, discrédité par des réformes successives qui lui ont retiré puis

rendu son pouvoir de nomination, le CSA et son nouveau patron Olivier Schrameck, nommé par la gauche, ont besoin de se refaire une réputation. Pourquoi pas un outsider qui lèverait le soupçon d'une institution « godillot » ? (...) En secret, Gallet bosse son dossier et sa future audition avec un petit groupe : Monique Denoix, sa dircom,

Schlesinger, Denis Pingaud et Stéphane Ramezi, un petit génie du numérique. 23 février, grand oral (trente minutes d'exposé, quarante-cinq minutes de questions), Gallet brille.

« Ni journaliste ni énarque. Au lieu de la jouer techno ou de chausser les bottes du journaliste-directeur de l'information, il a trouvé un bon créneau : dans la peau d'un manager général de la maison. Cette vision présidentielle a plu », juge Pingaud. (...) Gallet raisonne en termes de marque. Message : le label Radio France doit être la référence en matière d'info. Dans ses termes : « Développons une logique de gamme : avec un ADN commun, les 7 chaînes du groupe, mieux articulées, doivent avoir leur identité propre, tout en conservant un air de famille. »

La « présidentialité » de ce jeune homme de 37 ans, qui lui vaut l'unanimité des voix, donne des rides aux vieilles gloires du service public. Sans peur et sans reproche, Mathieu Gallet ? *« Je ne crois qu'à ce que je fais et je crois surtout aux résultats »,* rétorquait déjà l'heureux gagnant à ceux qui critiquaient son parachutage à l'INA par Frédéric Mitterrand.

(...) Ni énarque ni fils de grand bourgeois, « Mathieu n'a aucun complexe, ni de ses origines provinciales ni de ses diplômes (DEA d'analyse économique). En revanche, il a les qualités qui font souvent défaut aux patrons d'entreprises publiques », décrypte un proche. Formé dans le

privé (Warner, Pathé, Canal+), il pense qu'une entreprise (Radio France est une SA) ne se dirige pas comme une sous-direction d'administration centrale. L'utilisateur ? Un client. Ce qui conduit ce jeune patron, à l'aise dans les nouvelles technologies, à croire au marketing, à la communication. Et au lobbying.

(...) Le parcours de Gallet ouvre une voie nouvelle. Plus technicienne ? Moins poudre aux yeux ? Plus cool ? Les énarques adorent exhiber leur culture. Cet ami de Delanoë et de David Kessler qui a « découvert la littérature sur le tard avec « le Rouge et le Noir », affecte plutôt de cultiver son corps en salle de sport. « Trois fois par semaine. » Vie personnelle ? Propriété privée. Ce célibataire, mondain par devoir ou ambition, qui connaît la terre entière, est un mélomane (« de Beethoven à Strauss »). Et se dit « fou de spectacle vivant » (opéra, abonnements à l'Odéon et au Théâtre de la Colline).

Dans son petit appartement, face à l'Institut, quai du Louvre, où on accède par un escalier raide, sans ascenseur, ce bosseur qui dort six heures par nuit et grave sur son disque dur tout ce qui bouge, prépare l'après. Son entrée dans une institution où les syndicats sont puissants, les corporatismes, forts, et où l'angoisse du changement, portée par la société numérique, rode dans les couloirs. *« Il faut que cette maison vive »,* dit Gallet.

Jean-Gabriel Fredet



Appel à cotisations

Chers adhérents,

Pour que notre association vive et que notre avis, en qualité d'auditeurs assidus et fidèles, soit entendu par les dirigeants de la chaîne, nous devons être suffisamment nombreux.

Merci à tous celles et ceux qui ne le sont pas de se mettre à jour de leur cotisation. Et de continuer à engager vos amis, collègues et voisins qui partagent votre souci d'une belle radio, à nous rejoindre.

Vous prendrez grand soin en renseignant le bulletin ci-après (page 20), de ne pas oublier de rubriquer, et tout particulièrement « Vos émissions préférées » (trois ou davantage), « Recevoir le Bulletin sous forme papier, par la poste » (sinon seulement par courriel avec en corollaire une cotisation moins élevée) et « Je ne désire pas figurer dans l'annuaire ».

Nous vous remercions de votre fidélité et de votre engagement.

Le Bureau



Formulaire d'adhésion 2014

Merci d'adresser ce formulaire dûment complété et accompagné de votre chèque à l'ordre de **aaafc** à

AAFC
Maison des Associations
Boîte 51
5 rue Perrée
75003 PARIS

☐ M. ☐ Mme ☐ Mlle

Nom..... Prénom

Profession

Le cas échéant (retraité, chômeur) indiquer la dernière profession exercée

Année de naissance Téléphone.....Courriel

Adresse

CP Ville

Mes émissions préférées

1..... 2

3..... 4

Je ne souhaite pas figurer dans l'annuaire * ☐

J'adhère à l'AAFC (2014) :

☐ **adhésion simple, bulletin par la Poste 4 numéros :** **20€**

☐ **adhésion, bulletin (4) par courriel uniquement :** **12€**

** L'annuaire de l'Aafc est strictement réservé aux adhérents et ses données nominatives ne sont pas indexables par les moteurs de recherche internet. Conformément à la Loi Informatique et Liberté, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification sur ces informations.*

Vous pouvez nous joindre :

⇒ sur notre site Internet :

<http://www.auditeurs-de-france-culture.asso.fr/>

⇒ ou par courrier électronique :

aaafc.auditeur@laposte.net

⇒ ou par courrier postal :

aaafc, Maison des Associations du 3^e, Bte 51, 5 Rue Perrée, 75003 Paris

Vous pouvez joindre France Culture :

⇒ par téléphone, au 01 56 40 22 22 (standard) ou par Internet à l'adresse www.franceculture.com

⇒ Pour avoir des informations sur les rencontres et émissions en public vous pouvez appeler le 01 56 40 32 30.

⇒ Vous pouvez également vous inscrire pour recevoir les programmes des émissions en public et des rencontres en écrivant à : France-Culture - Relations extérieures,

116 av. du Président Kennedy,

Paris Cedex 16.

⇒ Vous pouvez signaler vos problèmes d'écoute au service technique de France-Culture : 01 56 40 33 13. Nous vous encourageons à le faire également par courrier ou par courrier électronique (www.radiofrance.fr/services/contact/).

⇒ N'hésitez pas à **envoyer** vos impressions, vos suggestions et vos critiques en vous rendant sur le site de France Culture www.radiofrance.fr/chaines/france-culture/contact/ ou à contacter le médiateur de Radio France.